

avoir été, quelques années auparavant, l'un de ceux qui avaient accompagné la nouvelle impératrice jusqu'à la frontière autrichienne, après la cérémonie de Vienne. Après cet épisode, son journal ne contient plus rien d'essentiel. Esterházy joua encore un rôle important au Congrès de Vienne, mais sur cette époque il ne nous est rien resté de son journal. Nommé ambassadeur à Londres après le Congrès, il resta en cette ville près de trente ans. Les événements de 1848 amenèrent un refroidissement entre Metternich et lui, mais dans la suite leurs relations redevinrent aussi intimes que par le passé et ne cessèrent qu'à la mort de Metternich. Ainsi que leur correspondance nous l'apprend, jusque dans l'extrême vieillesse ces deux hommes d'Etat considérèrent l'époque napoléonienne comme leur âge héroïque, dont le souvenir influença aussi leurs conceptions politiques et en détermina la direction¹.

(Université de Budapest).

ISTVÁN HAJNAL.

JOURNAL DU PRINCE PAUL ESTERHÁZY

SÉJOUR DE FRANCFORT

La victoire signalée de Leipzig mena nos armées sur le Rhin. La route jonchée de cadavres et de mourants, le nombre de prisonniers, de canons, d'armes, de caissons de munition, etc. prouvent assez la perte immense que l'ennemi doit avoir éprouvée dans sa retraite qui pouvait donner, à ce que des témoins oculaires assurent, une idée assez juste de celle de l'année 12 de Moscou. Je ne puis me permettre d'énoncer un jugement sur les opérations militaires de cette même retraite, je ne puis cependant point passer sous silence les différentes manières dont elle a

1. Le *Journal* du Prince Esterházy est écrit en français. Nous le publions en général tel quel, respectant même son orthographe capricieuse; nous n'avons corrigé le texte original que là où il fallait rendre lisible un mot estropié, ou restituer un mot ou une syllabe oubliés sous la plume.

été jugée. En remontant à sa source, c'est-à-dire à la journée dernière de Leipzig du 18, *tout* tombe d'accord que le Prince royal de Suède (dont j'aurai occasion de parler plus amplement par la suite) n'a point amené les résultats qui ne pouvaient pas manquer avec une volonté plus décidée d'agir et surtout [en arrivant de quelques heures plus tôt] ¹. Le général Gyulay est également accusé de lenteur et de manque de décision, on dit cependant que c'est à tort. Il n'en a pas moins échappé au ressentiment de l'Empereur Alexandre et du Roi de Prusse. Même le Corps à juste titre si renommé de Blücher n'a point échappé à une certaine critique. Enhardis par les résultats énormes de la bataille même on se croyait en droit d'en attendre une continuation proportionnée. Il paraît sûr qu'on pouvait en obtenir de grands, en envoyant encore le 18 *toutes* les troupes qui n'avaient point dormi sur la route que l'ennemi devait prendre par Weissenfels ; tel était aussi le plan du Maréchal. J'ignore par quel motif il n'a point été exécuté. Tant il est vrai que Napoléon s'est mieux tiré de la position désespérée dans laquelle il s'était placé lui-même, qu'il ne le devait. La bataille de Hanau quoique gagnée par les troupes alliées et aussi honorablement que possible pour la gloire à leurs armes, fut achetée fort cher, et lui assura un passage tranquille et assuré. Le Rhin entre nous est la toile qui tombe et qui marque le premier acte de la grande catastrophe. La première question devant décider en dernier résultat, était de nature... ² longuement délibérée et mûrement pesée, d'autant plus qu'elle est du ressort de la politique bien plus qu'elle ne doit être considérée que comme simple question d'opération militaire. Le but de la guerre était évident jusqu'ici : le joug odieux devait être secoué, l'Allemagne délivrée, le Protectorat aboli, la Prusse relevée, l'Autriche réinstallée dans son ancien lustre, [tels étaient les motifs de cette guerre qu'on peut à juste titre apeler sainte, car tel enthousiasme avec lequel nos ancêtres se réunirent sous les bannières sacrées de la croix pour arracher le tombeau du Sauveur des mains des Infidèles se reproduit à bien plus forte mesure (dès) qu'il agit de reconquérir ce que l'homme a de plus précieux, la liberté et l'honneur] ³ Tels étaient les motifs qui devaient faire flotter les étendards coalisés sur le Rhin. L'intérêt autrichien, russe, anglais, prussien était englobé dans la même question, celui de la *France même* n'y était point essentiellement compromis. Il n'en est pas de même des mesures à prendre par la suite et différentes considérations doivent être prises en mûre délibération. Une des plus essentielles est celle qui touche la nation française dont il faut séparer les intérêts de ceux de son oppresseur.

1. Tous les passages que nous mettons en parenthèses sont biffés au crayon dans le manuscrit.

2. Mot illisible.

3. Effacé à la plume.

Le dernier fait d'armes a été la prise des fortifications de Hochheim, où nos troupes ont déployé leur bravoure habituelle. Plusieurs militaires expérimentés entre autres Meerweld et Gneisenau prétendent qu'on devait profiter du moment (pour) passer sur le champ et prendre Mayence qui n'aurait point résisté à un coup de main aussi peu que Strasbourg où il n'y avait guère au-delà de deux mille conscrits. L'opinion du premier quoique connaissant son métier à fond et ayant en général des connaissances fort étendues, me paraît cependant sujette à caution ; vu son ambition démesurée qui lui fait voir des fautes dans tout plan qui n'est pas le sien, et croire qu'il aurait *mieux* fait quance les autres n'ont que *bien* fait. Il n'en est pas de même de Gneisenau, qui est sans contredit un des militaires les plus distingués des armées réunies ; les hauts faits du corps de Blücher dont il est non seulement le bras droit, mais la tête, parlent assez en sa faveur. Il paraît également avoir conseillé le passage immédiat. Des considérations politiques d'une importance majeure firent suspendre momentanément les opérations militaires. L'Empereur Napoléon avait manifesté des intentions pacifiques au général Meerweld ; on a déclaré qu'on ne pouvait y répondre qu'au Rhin. Cette époque était arrivée, les souverains résolurent de donner à la France une preuve réitérée de leur modération et de la fermeté inébranlable des principes qui les guidaient. Mr. de Saint-Aignan Ministre de France près des maisons duciales de Saxe, se trouvait parmi les prisonniers ; on résolut de le laisser retourner en France et de faire parvenir par son canal les intentions et les vues des augustes puissances sur la possibilité d'une paix. Le Prince Metternich fit donc venir Mr. de Saint-Aignan chez lui où se trouvaient Lord Aberdeen et le Comte Nesselrode et lui dit de déclarer au nom des puissances réunies : qu'elles étaient prêtes à négocier pourvu que l'Empereur Napoléon acceptât d'avance les bases indispensables et préalables : Qui étaient l'affranchissement de l'Allemagne, l'indépendance de la Hollande et de l'Italie, ligne à tirer dans le Piémont pour frontière française. Que l'Angleterre était prête alors à faire de son côté des sacrifices pour ceux que la France serait dans le cas de s'imposer. Lord Aberdeen et Nesselrode témoignèrent leur parfait accord avec ce qui venait d'être énoncé. Mr. de Saint-Aignan rédigea une note verbale sur le sujet de cet entretien et quoiqu'il y avait mis plusieurs nuances à l'avantage des intérêts de la France, il fut résolu de ne point la changer pour ne lui donner aucune forme officielle et la laisser comme rédigée *uniquement* par lui. Il partit de Francfort le 10 novembre. Comme Lord Aberdeen remarqua cependant à son grand étonnement que la note de Saint-Aignan contenait des choses qui n'avaient point été dites, que les nuances étaient bien plus à l'avantage de la France, craignant de s'être compromis, rédigea une note par laquelle il voulut se mettre à couvert en

précisant davantage les points sur lesquels il avait donné son assentiment. Le Prince Metternich en accusant la réception de cette note déclara à Mylord qu'effectivement tel avait (été) le sujet de l'entretien et les sentiments énoncés par lui qui étaient ceux qu'il professait lui-même et qu'ils étaient parfaitement bien énoncés de sa part.

Le Duc de Bassano répondit en date du 16 novembre de Paris, que l'Empereur était prêt d'entrer en négociation, qu'il désira que l'endroit fût Mayence etc. sans dire si on acceptait les bases ou non ? Cette réponse ne répondait aucunement à la question la plus essentielle, l'acceptation des bases. Ce qui fut relevé par un office du Prince Metternich, auquel Coulaincourt répondit en date du 2 décembre que l'Empereur adhère aux bases générales et sommaires annoncées par Saint-Aignan. (Le changement du Ministère ne peut être regardé que comme une mesure pour faire croire en France à ses intentions pacifiques).

Le Prince Metternich adressa la réponse suivante au Duc de Vicence : que de suite on alla faire communication aux alliés du contenu de son office et qu'on espérait pouvoir entrer incessamment en négociation.

Pozzo di Borgo fut chargé de la porter à Londres et d'y donner en même temps quelques éclaircissements nécessaires sur l'état général des choses et fixer quelques points de vue du Ministère de Saint-James. On espérait qu'il pouvait être à Londres le 16 décembre.

[Plaintes sur plaintes ne cessent d'arriver sur la conduite du Prince Royal de Suède qui met de la lenteur, de l'indécision, on dirait presque de la mauvaise volonté dans tout ce qu'il fait.]

Fribourg. Nous arrivâmes le 2 décembre. — L'Empereur y fut reçu avec le plus vif enthousiasme qui le toucha singulièrement, il en avait les larmes aux yeux, et dit : « *das sind Leute die meinem Hause seit 800 Jahren angehört haben* ». En effet ces bonnes gens témoignent un désir extrême de revenir sous leur ancienne domination, il reste à voir si d'autres considérations le permettront. Le pays paraît délicieux et fertile.

C'est ici que le parti relativement à la Suisse fut pris et l'Empereur Alexandre n'en fut instruit que *post factum*, il était toujours fort prononcé contre et avait publiquement énoncé son opinion à cet égard, et même donné des assurances en conformité, de manière qu'il se trouva compromis. On l'engagea à se rendre à Fribourg. Il arriva là. L'Empereur alla à sa rencontre et l'attendit 5 heures à un petit village. Il parut de mauvaise humeur. Il y eut une longue explication dans la soirée avec Metternich, dont le dernier sortit content. Reste à savoir s'il ne s'abîme (?) point, ce qui lui arrive quelquefois.

La question Suisse fut sans contredit la plus sérieuse et celle

qui fut le plus discuté. Le plan militaire adopté de passer le *Haut-Rhin* rendait la neutralité suisse telle qu'elle était, inadmissible. La Suisse n'était pas neutre parce que la (Suisse) n'était pas indépendante ; pour qu'elle le redevienne, il lui faut recouvrir avant tout ce qu'elle a perdu. Cependant l'importance de la Suisse sous le rapport politique et militaire commandait impérieusement de s'en assurer, rien ne pouvait être abandonné au hasard. Il fallait donc prendre un parti que les circonstances rendaient indispensables et on répondit à la députation suisse que la neutralité demandée par elle ne pouvait point être accordée. D'après ce que mandait Lebzeltern¹ et même d'après le langage de Reding, il parut évident que la majorité en Suisse était préparée à cette résolution des Alliés et même s'y attendaient et comme dit Lebzeltern, le *passage n'entraînera point de difficultés pourvu qu'il s'exécute bien*. Les mesures particulières qu'on crut devoir prendre à Berne n'ont point eu de résultat satisfaisant.

Le passage des troupes n'éprouva pas la moindre difficulté, on s'entendit avec Wattewille, et il ne fut pas brûlé une amorce. [Sur ces entrefaites la révolution s'est opérée en Hollande et le Prince d'Orange est proclamé roi le 2 à Amsterdam. Le Brun part d'une manière ignominieuse. La menace de Napoléon de rendre ce pays à l'élément auquel il a été enlevé, joint à la faiblesse du gouvernement a essentiellement contribué à faire éclater la révolution. Bülow fait beaucoup avec peu de moyens mais des renforts sont bien nécessaires.

En date du premier décembre avait paru la déclaration aux Français dans un sens extrêmement modéré et calculé surtout sur l'effet qu'elle devait produire en France. Il est fâcheux de la voir porter et commenter par Platoff et ses satellites et les belles promesses que la déclaration contient, contrasteront singulièrement avec les belles manières dont elles sont remplies par ces habitants du Don. Quoiqu'il en soit, elle commencera certainement par faire de l'effet et embarrasser singulièrement le gouvernement]. Mier arriva le... (à Fribourg) et on le réexpédia 4 jours après avec des pleins pouvoirs plus étendus qui font espérer que cette affaire devenue bien nécessaire se fera enfin.

La nouvelle que le Danemarck se rend à nos propositions donne beaucoup de satisfaction, mais cela (ne) mène à aucun résultat puisque le Prince Royal n'y accède point. — (Passage de Wrede et des Wirtembergeois).

En attendant le quartier général de Schwarzenberg se transporte à Zurich. J'y vais moi-même le 30. Je vais le 31 à Bazile d'où je me rends jusque sous le canon de Huningen. Le soir on a bombardé la place mais sans nul effet. D'abord, on ne voyait rien. Un assaut sur la tour de Machiwali (2) a coûté du monde

1. Ministre de l'Autriche en Suisse.

mal à propos. Les Bava-rois sont les seuls qui ont quelque artillerie de siège, mais 96 pièces ne suffisent point et certainement on n'aura point la place de cette manière. Il serait cependant bien essentiel d'en avoir une, car on ne peut disconvenir que les opérations actuelles ne sont pas suffisamment basées.

De retour à Fribourg le 3 janvier, j'étais déjà malade. Je reste 3 jours au lit. Arrive une lettre de Caulaincourt de Lunéville qui montre clairement le désir d'entrer en négociation. Le désir se manifeste encore bien plus clairement par la mémorable adresse du Sénat et la réponse de l'Empereur du 30 décembre.

On répondit à Caulaincourt que le Ministre anglais n'étant pas encore arrivé il ne pouvait être admis avant. qu'on ne manquerait pas toutefois de l'avertir sur le champ de son arrivée qui ne pouvait plus tarder.

Sur ces entrefaites on quitta Freybourg pour Basle où notre empereur arriva le jour du nouvel an russe. L'Empereur Alexandre fit passer à tout le corps des gardes le Rhin en grande parade. Notre Empereur eut la complaisance de s'exposer pendant 4 heures au froid très rigoureux pour voir les troupes très belles en elles-mêmes, mais qui n'avaient cependant pas changé depuis les huit jours qu'ils les avaient vues pour la dernière fois.

Cette fantaisie militaire chevaleresque de l'Empereur Alexandre était d'autant plus (à) déplaire que le Maréchal fut arrêté 4 jours dans ces mouvements, ne pouvant pas laisser cette réserve à une si grande distance de lui.

Il entra le... à Vesoul. Les habitants se tinrent assez tranquilles sur cette route.

Langres ne fit qu'un simulacre de résistance on y entra le....

Par plusieurs lettres interceptées on vit clairement que l'extrême vigueur que le gouvernement français voulut déployer dans ses mesures ne fut que fort imparfaitement secondée. Une lettre de Montalivet au préfet d'un des départements occupés dit : il serait à désirer qu'à l'exemple d'autre pays l'ennemi ne trouvât en arrivant qu'une contrée déserte, abandonnée et ne lui fournissant aucune ressource quelconque (cet avis ne fut point suivi).

Une autre lettre d'un auditeur du Conseil d'Etat, employé dans un autre département, parle du peu de disposition des habitants de seconder les mesures que veut prendre le gouvernement ; qu'ils disent hautement *qu'ils ne craignent pas l'arrivée de l'ennemi n'ayant plus rien à perdre* et combien il serait dangereux de les armer avec de telles dispositions.

Le corps de Bubna ayant passé avec le plus grand ordre la

Suisse, s'empara de Genève et des débouchés du Jura sans coup férir. Le Fort de l'Ecluse ne fit qu'une faible résistance. Ce corps resta destiné à couvrir l'extrémité de la gauche de notre position, il resta quelque temps dans les environs de Bourg Cambray où un bataillon de je ne sais quelle armée jeta mille fusils et un aigle en prenant la fuite.

Blücher de son côté dirigea ses manœuvres de manière à nous donner le bras ; il entra le... à Nancy. La communication s'établit moyennant Wrede. Tandis que ces opérations du centre de toutes nos forces étaient couronnés du plus beau succès, il restait à déplorer que les deux ailes, savoir le Prince Royal de Suède et l'armée d'Italie restaient en arrière et étrangère au grand plan d'opération.

Une circonstance bien plus alarmante est l'esprit de vertige qui s'empara de l'Empereur Alexandre depuis qu'il se trouvait sur territoire français. Les idées fixes devinrent l'entrée à Paris, (le) détronement de Napoléon et il se refusa constamment d'entrer en explication sur tout concert qui n'admettait pas les mêmes bases.

Cette disposition était d'autant plus dangereuse en lui que le moment était venu où il fallait nécessairement s'expliquer. Le terme de nos opérations était atteint. C'est ce qui engagea Schwarzenberg et Metternich de faire un travail, chacun dans sa sphère mais basés sur les mêmes principes.

En attendant on avait quitté Basle, l'Empereur de Russie le premier, manquant se noyer en route, le Roi de Prusse et puis le nôtre.

Il ne resta qu'un jour à Vesoul et arriva le... à Langres.

Depuis Vesoul jusqu'à Langres il ne fut pas difficile de s'apercevoir que nous étions envisagés comme ennemis. Ce qui était bien moins le cas jusque-là...

Langres. Un assez triste endroit, vilain pays. Les gens comme de raison ne paraissent pas de trop bonne humeur et ne paraissent pas trop se soucier de nous comme libérateurs. Il n'y a que l'Empereur Alexandre qui trouve qu'il est inconcevable à quel point on est bien reçu ici.

Schwarzenberg est parti le.. pour Chaumont. L'Empereur l'a suivi le surlendemain.

Le 29 Wentzl² est arrivé avec la nouvelle que Blücher ayant quitté la route de Nancy pour aller sur Wassy, avait été dans le cas de se retirer à Bar-sur-Aube et formait de cette manière notre avant-garde au lieu de notre aile droite, comme il devait le faire. Il s'est au reste parfaitement battu le 29.

1. Le Prince Esterházy copie ici dans ses journaux-mémoires un plan d'opération autrichien qui est probablement un extrait de celui de Schwarzenberg cité p. Fournier, *op. cit.*, p. 57, n. 1.

2. Le Prince Wenceslas Liechtenstein, beau-frère du Prince Esterházy.

Il a chassé Napoléon de Brienne et pris 8 canons. Voilà ce qu'il écrit lui-même.

Blücher an Hardenberg. Arsonval, 30 janv. « Gestern hat mich der grosse Mann mit 50.000 Mann in Persohn angegriffen. Ich habe ihma ber abgewiesen, meine Position und die Stadt Brienne behauptet. 8 canonen sind der Erwerb. Es steht zu erwarten ob wir heute angegriffen werden. Es ist 11 Uhr und noch Alles ruhig. Schwarzenberg zieht seine Truppen um Colombay zusammen. Heute am 1-ten soll allgemeiner Angriff auf allen Puncten seyn, man zweifelt, dass der Feind halten wird. »

2^{te} *Feb.* Doch hielt, stellte sich schlecht auf, manœvirte elend und der Erfolg ist in den Bulletins angezeigt. Seine retraite-ging nach Troyes. Er soll sich sehr viel exponirt haben, einen Sturm der jungen Garde selbst angeführt und batterien selbst placirt haben. Flahault wurde blessirt. Die Franzosen haben Brienne beym Rückzuge selbst geplündert. Napoleon ist bekanntlich daselbst in der militärischen Schule gewesen. Il a fait une école là. où il avait fait ses classes. Gyulay hat sich sehr ausgezeichnet.

3^{te} *Febr.* Die Bemerkungen nachher waren sehr verschieden, manche waren bereits sehr besorgt, man glaubte sich abgeschnitten. Auch hätte Napoleon seine Lage und die Fehler Blüchers besser benützen können und gerade auf Nancy los gehen, seine Festungen basirten seine Operation.

Ducca behauptet, dass uns dies Manœvre zur plötzlichen retraite gezwungen hätte.

Den 3^{ten} verliess alles Langres, wo ich bei Herrn Vaucouleur gut aufgenommen war. Stadion und Comp. ging nach Chatillon, ich fuhr mit Metternich nach Chaumont. Eine hübsche Stadt mit guten Häusern. Unser Kaiser war nicht wohl; Metternich sagte mir es sey aus Besorgniss wegen seiner Tochter. In der That hat auch Caulincourt in seinem Briefe einige geäussert. Übrigens scheint dieser wie auch Floret schreibt vortreflich gestimmt, doch müssen seine Instructionen nicht mit seinen Gesinnungen übereinstimmen, doch die militärischen Begebenheiten können manches verändern. Bassano intriguire noch, Talleyrand noch stets in Ungnade. Er selbst, Caulincourt, halte viele Feinde und risquire seinen Platz zu verlieren...

4^{te}. Früh von Chaumont nach Bar-sur-Aube. Die Strasse ist ziemlich öde und verwüstet, die meisten Orte verlassen. Bar ein elender Ort, wir fuhren gleich nach Mittag nach Vendœuvre ins-haupt Quartir wo wir in einem kleinen Stübchen mit Metternich über Nacht waren. Hier rectificierte ich manche meiner Ideen, indem ich nemlich den Tag bey Brienne für viel entscheidender hielt als es war und Napoleons Macht beinahe vernichtet glaubte. Mais il s'est retiré en bon ordre und hat sich bei Troyes abermahls

aufgestellt. Auch erfuhr, dass ein Theil seiner Garde nicht im Feuer war, an 10.000 Mann.

5^{te} Wurde die Armee in Bewegung gesetzt um den Feind durch eine Stellung in seiner linken Flanke zu bewegen, die Stellung bei Troyes zu verlassen. Hätte Napoleon diesen Tag zu einem Angriffe benützt und die Bewegung gehindert, so hätte er seine Lage um ein merkliches gebessert. — 6^{te} — Stattdessen verliess er am 6^{ten} Troyes, man sagt, auf Ansuchen der Bürger, weil es beinahe ganz aus Holz gebaut ist.

Wir kehrten nach Bar zurück. Colloredo blessirt.

6^{ter}. Blieben wir in Bar. Es kam die Nachricht aus Chatillon wie bereit Caulincourt sei zu unterzeichnen und dass Rasumovsky verzögere, vorgebend er habe seine Instruction noch nicht vom Kaiser erhalten. Uns setzt dies in ein desto besseres Licht.

Metternich erzählte abends sehr viel und Interessantes über seinen Lebenslauf, Carrière, Bestimmung etc. worunter manches Wahres war — doch auch manches in den Nuancen übertrieben z. B. dass er gar nichts gethan um seine itzige Lage zu erhalten.

7^{te} Kam die Nachricht dass wir möchten den Tag darauf gerade nach Troyes statt über Bar-sur-Seine, wo Schwarzenberg sein Hauptquartier halte. Namur wird durch Bülow besetzt. Er erlässt eine elende Proclamation.

8^{te} Früh mit Metternich nach Troyes. Gespräch über Weiber, über sein Verhältniss mit seiner Frau, Opfer deren er fähig wäre. Leopoldine, Bagration, K. v. Neapel. Urtheil der Welt über ihn. Characterzüge v. ihm. Anscheinende Kälte, rouerie supposée. Kaiser, Kaiserin, Pepi Lichtenstein. Mein Vater u. Mutter. Heyrathsproject für seine Tochter. Brief v. Gentz über die Fürstin Metternich.

Politique. Bavière, l'éloigner de nous, la compromettre vis-à-vis de la France, lui donner Mayence, Weissenburg, Hanau, Aschaffenburg, Fulde etc. en faire une puissance amie, éloigner tout point de jalousie entre nous. Si Napoléon tombe, le Roi de Naples n'est pas à retenir. Ancienne dynastie, horreurs commises par la Reine à son premier retour à Naples. Alliance future de l'Autriche, Angleterre, Prusse, Hollande, Bavière, la Porte.

Castlereagh développe la manière de voir la plus grande, la plus large. Il déclara de concert avec nous qu'il ne signera la paix avec la France que quand le concert sera établi relativement à l'arrangement définitif entre le reste des puissances de l'Europe, concert qui seul peut établir l'équilibre contre la France et assurer un état stable de repos et de tranquillité.

Nesselrode paraît tomber. Il n'a pas pris la bonne attitude vis-à-vis de son Maître qui ne le consulte presque plus et qui lui a dit une fois : De quoi vous mêlez-vous de me donner des

conseils ? Je n'en ai pas besoin, je sais déjà ce que j'ai à faire. Metternich a été content d'un entretien avec l'Empereur Alexandre à Vendeuvre. Il me paraît cependant qu'il existe entre eux une rivalité et un certain assaut d'esprit qui est dangereux en compromettant leur amour-propre réciproque dont tous deux ont une assez bonne dose, ce qui ne peut au reste presque pas être autrement.

Nous avons été scandalisés de l'apparence de cette ville, dont je m'étais fait une toute autre idée, mais elle présente un aspect misérable, de mauvaises maisons en très petites rues étroites etc. Mais beaucoup de boutiques, toutes fermées encore. C'est une ville à fabriques.

Troyes. Les lettres de Caulaincourt prouvent à l'évidence le désir extrême d'en finir à tout prix ; il se plaint de la marche des affaires là-bas. Il en appelle à l'Autriche. Il paraît que Rasumovsky met de la roideur fort déplacée. Stadion même s'en plaint.

Il y a journellement des conférences qui, je m'en flatte, amèneront un résultat positif, car ou il faut faire la paix telle que nous l'avons voulu jusqu'ici, puisque nous le pouvons, ou bien il faut se prononcer sur le véritable caractère que doit prendre la guerre si on veut la continuer. Caulaincourt a accepté notre base : la rentrée de la France dans ses limites naturelles si les hostilités cessent de suite et renonce à toute participation de la France aux arrangements ultérieurs de l'Europe qui n'ont point de rapport direct avec elle. [L'Empereur de Russie a dit à Metternich qu'il voulait convoquer une Assemblée Nationale qui déciderait sur la question dynastique et se donnerait une constitution. Metternich l'a réduit *ad absurdum*]. Le raisonnement de Metternich est juste, il faut se rendre compte à soi-même de ce que l'on veut pour déterminer les moyens d'y parvenir, dont il faut convenir d'avance.

Les premières conférences de Chatillon autorisaient à croire à un résultat tel qu'on devait le désirer, si on avait la volonté bien décidée de l'attendre. Caulaincourt admit que ce serait avec l'Europe que la France entrerait en négociation et il ne fit point de difficulté à la rentrée de la France dans ses limites de 1792 et la renonciation de toute influence au dehors. Il fit cependant l'observation sur notre changement de langage et de principe depuis Francfort ¹. Que cependant la France voulait savoir avant tout quel usage on ferait de ces cessions et si les hostilités cessaient de suite ?

Le 12. Sur ces entrefaites nous apprenons que Blücher vient de

1. L'on sait qu'à Francfort les alliés auraient encore accordé les frontières de la France agrandie par les victoires de la Révolution. A Langres on ne concéda plus que l'ancien territoire du royaume.

faire une faute impardonnable en éparpillant les corps qui ont été battus en détail. Une division russe presque anéantie, le général pris. Orsmoieff. Toutes nos manœuvres sont par là déroutées pour le moment. Il peut avoir perdu 6.000 prisonniers et près de 50 canons. Napoléon a dirigé toutes ses forces de ce côté là.

Sacken et York ont été obligés de prendre une autre retraite.

A mesure que les circonstances devinrent plus compliquées, l'Empereur Alexandre parut vouloir se refuser à tout concert. Metternich résolut de rompre la glace. L'intérêt de l'Europe était compromis. Il établit de concert avec Castlereagh et Hardenberg la marche suivante.

Comme il avait posé dans son travail à Langres des questions générales, le Prince Metternich résolut d'en poser de plus précises cette fois-ci, analogues aux circonstances et de nature à donner la précision indispensable et la direction sûre qui manquait à notre marche politique et militaire. Car enfin que voulait-on ? Cela ne pouvait être un but atteint. Quel était donc celui vers lequel nous marchions ? Cette question si essentielle devait être résolue ! Pour l'analyse Metternich posa les questions suivantes :

- 1° Quelle réponse donnera-t-on au Duc de Vicence ?
- 2° Dans le cas qu'elle fût ou négative ou dilatoire, quelle conduite tiendra-t-on vis-à-vis de Louis XVIII ?
- 3° Quels moyens prendra-t-on pour s'assurer des véritables intentions de la France ?
- 4° Quelle est la dernière époque qu'on fixera à cet effet ?
- 5° Dans le cas que Paris se déclare pour les Bourbons et la force armée pour Napoléon quel parti prendra-t-on ?
- 6° Dès à présent que dirait-on à Monsieur et au parti royaliste s'il s'en déclare ?
- 7° Comment gouvernera-t-on Paris ?

Telles étaient les questions qu'on devait prendre en mûre délibération. Mr. de Metternich engagea à cet effet Lord Castlereagh à se rendre à Troyes. Il arriva en effet et de suite il y eut des conférences sur ce sujet chez le Pr. Metternich avec Hardenberg, Castlereagh, Nesselrode, souvent Schwarzenberg et Binder pour le protocole. Chacun fut engagé à donner ses réponses en forme de vote. L'Empereur Alexandre auquel toute cette mesure contraire à la fantaisie déplaisait souverainement, fut le premier à faire donner le sien par Nesselrode. La manière dont ce vote était conçu, prouve qu'il était de mauvaise humeur ; des phrases courtes, quelquefois peu honnêtes.

Nesselrode dit ad 1° Qu'on ne pouvait que refuser l'armistice.

2° Laisser l'initiative à la France.

3° La disposition de la Capitale déciderait là-dessus. On convoquerait les membres des différents corps et les personnes les plus distinguées en général pour prononcer les vœux de la nation.

4° L'arrivée à Paris.

5° Si à Paris on ne se prononce pas contre lui, il faut traiter avec lui.

6° Tenir un rôle passif comme jusqu'ici et les laisser agir hors de notre ligne.

7° Conserver autant que possible les autorités. Gouverneur militaire russe de garnison. Ménager les habitants autant que possible.

Le vote Prussien dit en substance que l'on ne saurait révoquer en doute que le but de la présente guerre est pleinement atteint et que par conséquent on doit désirer de la voir terminée, qu'on ne pouvait en être retenu que par la crainte que le gouvernement actuel ne prêtait pas assez de garantie de son exécution. Cette crainte ne paraît toutefois point fondée puisque jusqu'ici il ne s'est prononcé aucun parti contre lui. Devons-nous risquer le sûr contre l'incertain ? car notre position, telle brillante qu'elle paraît, ne laisse pas que d'avoir des inconvénients. L'objet du changement de dynastie pouvait bien être celui de nos vœux, mais pas celui de nos efforts.

La convocation projetée par la Russie, présente des dangers réels qu'on susciterait sans raison.

Le vote se ressent du Chancelier parfait dans le principe aber etwas weitläufig und dadurch schwach.

Vote Autrichien.

1° Comme la Prusse — donc réponse affirmative.

2° De rester fidèle au principe ne de pas se mêler du gouvernement de la France, que si toutefois un parti devait être soutenu, cela ne pouvait être que celui de Louis XVIII.

3° On n'admet point l'influence prépondérante que doit exercer le parti que prendra la capitale sur le reste du pays. Il ne pourra donc point être regardé comme tenant lieu du vœu unanime de la nation. Le moyen projeté par la Russie est *inadmissible* pour les *dangers* et *inexécutable* pour les *difficultés* que présente son exécution. Les premiers sont prouvés par l'expérience, les secondes sont évidentes si l'on envisage que cette assemblée ne pourra jamais être regardée comme indépendante.

Que la force ne donnerait pas à Napoléon une décision qui lui serait favorable.

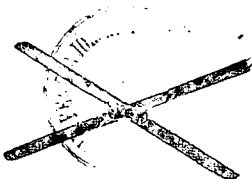
4° Présente les dangers d'aller à Paris comme *but*.

5° Le parti exilé (?) devrait y être soutenu.

6° Comme le vote russe.

7° Mesures prises de concert commun d'après le désir de l'Empereur Alexandre.

Metternich se prononça fortement et bien. Il déclara que l'Empereur croyant avoir rempli fidèlement son engagement se croyait responsable du sang répandu inutilement.



Le vote anglais. CASTLEREAGH dit :

La différence qui existe dans les avis des cabinets ne peut avoir sa source que dans l'incertitude entre les deux questions :

1° Devons-nous accepter la paix à nos propres conditions ou lui donner plus de sûreté en détrônant Napoléon. Je ne puis répondre qu'affirmativement à la première de ces deux questions, le dernier parti (ne) serait ni prudent ni loyal. Ce ne serait pas *loyal* parce que la nation ne s'étant point prononcée contre lui on ne peut point revenir sur un principe qu'on a reconnu en commençant à traiter avec lui et rendre personnel un conflit qui n'était que pour les conditions. Ce serait *imprudent* par la différence des opinions même des cabinets à ce sujet.

La paix que l'Europe peut dicter doit donc être acceptée en bonne politique et bonne foi à moins d'un mouvement dans la Nation contre le gouvernement actuel. Un armistice même peut être signé en donnant des avantages militaires comme garantie.

Le résultat de ces conférences fut qu'on projeta une réponse à Caulaincourt qui porta en substance que les plénipotentiaires sont prêts à écouter et à admettre des propositions d'armistice fondées sur les bases énoncées par le négociateur français ; savoir que la France offre aux alliés des sûretés militaires pour une paix générale fondée sur le principe que la France était prête à rentrer dans ses limites de 1792.

Je fus envoyé dans la nuit du 14 au 15 au quartier général de Schwarzenberg pour porter ce protocole signé par les Ministres pour qu'il autorisât le sien à signer également ¹. L'Empereur arriva avec le Roi, on tint conseil de guerre à la suite duquel il me remit une lettre pour Nesselrode sans me dire son contenu. Walkowsky me dit cependant qu'elle donnait la permission de signer. Au moment même de mon arrivée on était dans les plus vives inquiétudes sur le compte de Blücher, duquel on n'avait encore reçu aucun rapport. Schwarzenberg était furieux contre lui, cependant il n'avait point l'air déconcerté et il fit exécuter ses mouvements sur la rive droite de la Seine. Nogent-sur-Seine présentait un fort triste aspect, on s'y était battu deux

1. Le Tzar ne donna son consentement, qu'après beaucoup de tiraillements. Metternich avait déjà commencé à travailler à la dissolution de la coalition. Lorsqu'enfin on réussit à extorquer l'assentiment du Tzar, celui-ci rejoignit vite l'armée et marcha en avant afin de prévenir ainsi les négociations. Esterházy eut la mission de courir après lui et d'obtenir sa signature pour le projet de paix qu'on venait de rédiger à la hâte. D'autre part Esterházy avait pour tâche d'avertir Schwarzenberg, le généralissime et de la collaboration militaire avec le Tzar (Cf. Klinkowström, *Oesterreichs Theilnahme an den Befreiungskriegen*, p. 810). Cependant Napoléon avait déjà commencé la série de ses dernières victoires, et le Tzar, après un conseil de guerre, donna à Nesselrode l'ordre de signer les conditions de paix.

jours auparavant avec un grand acharnement. quelques parties de l'endroit me rappelèrent les maisons d'Aspern et d'Essling. les rues étaient barricadées et le beau pont de Seine détruit. La route de Troyes presque plus un seul village habité. Les excès et l'indiscipline sont à leur comble dans les derrières de l'armée. Une retraite dans ces pays pourrait avoir des suites funestes.

Je partis de Nogent à cheval à 1 heure. Je rencontrai Nesselrode près de Granges. Nous nous y arrêtâmes au-delà d'une heure¹; (il) fit une expédition à Metternich, une autre à Chatillon, et signa le protocole. Je me remis à cheval après 4 heures. A peu de distance de Granges je rencontre le général Stacke qui vient de Blücher. Il me dit qu'on s'est battu la veille avec peu de succès, que les choses vont mal de ce côté, que Blücher est en pleine retraite, il l'avait quitté près de Vitrey. Stacke fit une expédition à Hardenberg que je pris avec moi.

Encore le... M. Metternich reçut la nouvelle que Bellegarde avait pris l'offensive ainsi que le Roi de Naples, que ce dernier avait été le 3 à Plaisance et le premier à Vérone.

Le 16. Paar annonça que Blücher se trouvait dégagé par nos opérations. Le quartier général de Schwarzenberg fut établi à Bray. (Le 17 rien).

Le 18. On reçut la nouvelle de Chatillon que Caulaincourt écouta la proposition faite et l'a pris *ad referendum*. Les nouvelles qu'il avait reçues avaient déjà exercées leur influence. Cependant il n'en dit rien.

Metternich me fit appeler me montrant une lettre de Schwarzenberg qui lui dit qu'il a fait proposer un armistice et il envoya copie de la lettre qu'il a envoyée à cet effet à Neuchâtel par Paar. Cette lettre dit que comme les négociateurs avaient signé les préliminaires, il était inutile de répandre plus de sang; que lui (Sch.) il avait déjà fait cesser depuis hier tous les mouvements hostiles et qu'il espérait qu'on en ferait (de même) de la part des Français.

Metternich fut très fâché, car la mesure était fautive, les arguments faux et le moment mal choisi. Car Witgenstein venait d'avoir un échec. Cette mesure avait été approuvée et autorisée par l'Empereur Alexandre. Metternich résolut de se rendre de suite au quartier général qui était à Traînel, mais au lieu de prendre la bonne route nous arrivâmes le soir à Sens où nous couchâmes chez Maurice¹.

Le 19. Le matin à 5 heures nous partîmes pour Traînel par des routes horribles. Nous versâmes, enfin arrivés nous ne trouvâmes plus Schwarzenberg. A Nogent point de chevaux, enfin Wrede nous tira d'embarras en nous donnant des chevaux à groupement de relais obligés de dételier au fourgon. Nous

1. Le Prince Maurice LIECHTENSTEIN. beau-frère du Prince Esterházy.

tombons dans les bagages russes. Cependant nous arrivâmes vers 11 heures, fameuse équipée.

A Nogent nous trouvons le Prince Royal de Wirtemberg qui avait été repoussé la veille avec perte et les Français forcèrent le passage en passant avec leurs troupes la Seine ; les habitants ont tué les blessés et tiré (sur) les courriers.

Le 22. Schwarzenberg fit une grande reconnaissance avec de la cavalerie, nous vîmes à peu près 3.000 chevaux de l'ennemi. Un parlementaire arriva, apporta la réponse au Maréchal à sa lettre de Neufchâtel, disant que l'armistice ne pouvait avoir lieu qu'en admettant de suite la base de la paix de Francfort. Notre Empereur reçut par la même occasion une lettre de Napoléon. — Les esprits étaient fort abattus dans cette soirée, on parla de la nécessité d'un armistice.

Le 23 Il avait été décidé qu'on n'accepterait point la bataille. Les troupes avaient évacué Troyes à l'exception de Wrede qui fit l'arrière-garde. Nous montâmes à cheval avec Schwarzenberg, nous vîmes des colonnes ennemes s'approcher de Troyes. Maurice et Gyulay s'engagèrent, le premier fut forcé et culbuté.

Entre temps Wenzl fut envoyé au quartier général français pour s'appliquer à l'égard des conditions d'un armistice sans préjudicier sur la question de la paix. Il eut une longue conversation avec Napoléon. Il fut décidé qu'on traiterait cette question à Langres, mais Napoléon ne voulut point suspendre ses mouvements.

Malheur de Langerau.

Le 24. Nous couchâmes à Bar-sur-Aube.

Le 25, à Chaumont.

Le 26 et le 27. Affaire de Schwarzenberg.

La lettre de Napoléon.

J'ai tout fait pour éviter la bataille qui vient d'avoir lieu. La fortune m'a souri. j'ai anéanti les corps de Kleist et de Blücher. Mon armée est beaucoup plus forte en infanterie, cavalerie et artillerie que celle de V. M. et si Elle veut s'en persuader je ne crains point de la faire inspecter par des hommes d'un jugement sain tels que le P. Schwarzenberg, le général Bubna ou le Prince Metternich. Je demande la paix à Votre Majesté avant la bataille parce que je ne crois pas de mon intérêt de me battre contre l'armée de Votre Majesté. Je la prie de considérer...

Je partis le 2 (mars) de Chaumont pour me rendre à Chatillon, j'y arrivai à 5 heures du soir. Nous dinâmes chez Lord Cathcart mais sans Caulaincourt. Le soir nous prîmes le thé chez Stadion. On nous y annonça l'arrivée de Robinson qui était parti de Londres, dimanche le....., avait passé par Paris mercredi et était arrivé à Chatillon le jeudi. Il annonça que Wellington s'était

mis en marche le 13 février, se dirigeant sur Toulouse avec 90 mille hommes dont 65 mille Anglais et Portugais. En me retirant Floret me mit encore bien au fait sur les circonstances particulières de ces conférences. Il me confirma qu'on y avait mis une raideur dans les formes qui n'était rien moins qu'à sa place. Que lui Floret était dans une position assez embarrassante, le Prince Metternich désirant qu'il fût son intermédiaire entre lui et le Duc de Vicence, rôle dont il ne pouvait toutefois se charger faisant partie lui-même des personnes employées aux conférences et Stadion ne voyant pas d'un œil indifférent ses communications avec le Duc de Vicence. Le lendemain matin je me rendis à 11 heures chez le plénipotentiaire français. Il me reçut de la manière la plus amicale et cordiale, et commença de suite à me mettre au fait de tous les désagréments auxquels il était en proie depuis qu'il avait quitté Paris, ce dont il y avait presque deux mois. Dites au Prince Metternich qu'il m'a mis dans une bien fâcheuse position, j'avais bien compté sur lui en acceptant le Ministère et en me chargeant de cette besogne. Mais jamais nous n'en finirons de la manière dont marchent les choses. Je vis ici avec des personnes qui ne veulent ni s'expliquer eux-mêmes ni me permettre de m'expliquer moi-même. Ce n'est pas une négociation, c'est une capitulation que vous nous avez proposée. Votre projet contient des points auxquels jamais nous ne pouvons souscrire, parce qu'elles sont déshonorantes, et puis vous profitez d'une lettre particulière que j'écris au Prince dans la vue d'amener l'armistice pour l'appliquer à la question de la paix. Si vous vous étiez expliqués franchement il y a dix jours, dans une conversation avec Metternich et Castlereagh et Nesselrode nous finissons de suite, et je m'attendais à plus de procédé de la part du Prince Metternich. Ces Messieurs ne connaissent pas le véritable état des choses, ils croient avoir bien avancé les choses en me compromettant vis-à-vis de mon Maître. Ma position est affreuse, enfin si nous finissons bien, j'en serai content quoi qu'il puisse m'en coûter. Il y a huit jours que j'avais des pleins pouvoirs au lieu que dans ce moment j'ai les mains liées. Mais que le Prince vous renvoie avec son dernier mot, je m'engage à vous montrer en *original* les ordres que je recevrai de mon Maître et nous verrons. Il n'y a sorte de désagréments que je n'ai éprouvé et cependant je puis bien dire que j'ai fait tout ce que j'ai pu et surtout bien arrondi la question. Je ne parle pas même des affaires qui me sont personnelles, par exemple de mes chevaux, on n'a pas même daigné me répondre quoique la chose n'était pas très difficile à tirer au clair, les individus étant connus.

Je n'en ai pas parlé à l'Empereur qui dans un moment d'impatience aurait pu faire mettre plusieurs articles dans les journaux aussi peu que dans une autre circonstance particulière,

ce dont il se plaint fort souvent. Ce n'est pas que ces Messieurs ne soient bien pour moi personnellement, il n'y a pas jusqu'à M. de Rasoumoffsky que je n'aie apprivoisé. M. de Stadion est un homme de beaucoup d'esprit mais il y met de la passion et alors on ne voit pas bien les choses. D'ailleurs M. de Metternich a beau dire, leurs vues ne sont pas toujours les mêmes et il y a même de la jalousie de la part de M. de Stadion. Et M. de Humboldt... que voulez-vous faire avec un homme qui ne parle jamais qu'en paradoxe. Si j'ai eu quelques bons moments ici c'est à Lord Aberdeen que je les dois. Je lui en resterai à jamais reconnaissant.

Je laissai un libre cours à toutes ces plaintes que le Duc me débita sans mêler la moindre aigreur à sa narration, mais bien le ton d'un homme profondément affligé et peiné.

Je lui observai que je ne pouvais nier plusieurs vérités dans ce qu'il venait de me dire, que j'en ressentais le plus vif déplaisir, connaissant personnellement combien sa position était délicate et épineuse. Je lui dis que notre véritable force consistant dans notre union, nous devions porter des sacrifices quoi qu'il nous en coûte, et agir quelquefois d'après des impulsions qui ne sont pas tout à fait les nôtres, mais que rien au monde ne pouvait y porter la moindre atteinte et que tout calcul fondé sur cet espoir serait essentiellement faux. Je le sais bien, me dit-il, et ce qui plus est, j'en serais fâché, mais ne vous laissez pas gagner la main. Le Prince Metternich s'est acquis une gloire immense par la manière dont il a mené les choses jusqu'ici, mais le point le plus essentiel et en même temps le plus difficile est celui de bien finir. Qu'il agisse avec caractère et qu'il m'accorde le degré de confiance, qu'il sait que je mérite. Je m'attendais, je l'avoue, à plus de modération de votre part, car il y a dans vos propositions des choses révoltantes en ce qu'elles sont déshonorantes, p. e. la remise des places et puis cette obstination que vous mettez à ne pas répondre à la question : quels seront nos voisins du côté de l'Italie. Je ne me fais illusion sur rien, loin de me glorifier des derniers avantages remportés, je les crains par l'effet qu'ils produiront sur mon maître et sur ceux qui l'entourent dans ce moment, ce qui comme vous savez sont tous nos ennemis.

Je lui parlais à cette occasion de la lettre de Napoléon à notre Empereur et de celle de Neufchâtel à Schwarzenberg.

Je sais qu'elles sont mauvaises, me dit-il, détestables et faites pour produire le plus mauvais effet, mais pouvais-je l'empêcher ?

En lui demandant quels étaient encore les points sur lesquels il prévoyait le plus de difficultés, il mit Anvers et les cessions sur la rive gauche du Rhin et le sort du Vice-Roi, en première ligne le Roi de Saxe comme une affaire d'honneur et le Roi de Westphalie comme un sacrifice à porter.

En s'étendant sur les dangers qu'il y aurait pour nous à la continuation de la guerre, je crus devoir relever ceux qui sortaient

de leur position, parmi lesquels je ne lui cachais point la nature que nécessairement la guerre devait prendre et sur toutes les suites que ce changement pourrait entraîner relativement à la question personnelle de l'Empereur.

Il ne parut rien craindre de ce côté, me disant : Il y a trop d'intérêt lié aux nôtres, par tous les acquéreurs de biens nationaux. Jamais il ne se lèvera un parti dominant contre l'Empereur, et vous n'êtes point intéressés à fomenter une guerre civile qui finirait par prendre le caractère de celle en Espagne.

Je lui répliquai que ce ne serait assurément qu'à contre-cœur que nous en viendrions à cette extrémité, mais que cependant il était évident que l'obstination de l'Empereur mise en contradiction avec le désir général de la nation pourrait produire un effet bien dangereux pour lui. Après quelques observations de part et d'autre je pris congé de lui. Il m'accompagna jusque dans la cour, m'engageant bien à revenir.

Stadion avait fait plusieurs questions auquel Metternich ne répondit point en détails. Mais il donna au plénipotentiaire l'instruction suivante :

Que si la journée du 10 se passait sans recevoir de communication de la part du Duc de Vicence, ils avaient à l'inviter à une conférence pour le lendemain 11. Lui déclarer qu'ils regarderaient ce silence comme une rupture des conférences venant de sa part. Que s'il donnait des explications sur les motifs qui ont produit ce retard, on pourrait les prendre *ad referendum*. Il en serait autant de tout contre-projet ou déclaration présentée ensuite par lui.

Dans la journée du 8 il passa un courrier du Cabinet français arrêté aux avant-postes prussiens venant du côté de Blücher. Il était porteur d'une lettre de Bassano à Caulaincourt dans laquelle il lui dit que l'Empereur est en pleine offensive vis-à-vis de Blücher, qu'il avait pris Rheims avec quatre mille prisonniers. La lettre était datée du 6 de Bac à Berri¹.

On crut icy que cette lettre était faite dans le dessein de nous induire en erreur. Le même courrier fut expédié encore dans la journée à Chatillon.

Le même jour je fus expédié à 7 heures du soir pour Troyes avec ordre de m'aboucher avec Wrede relativement à l'échange et l'occupation du Tyrol. J'y arrivai à 7 heures du matin.

Le 9. Il est difficile de voir un tableau plus frappant des horreurs de la destruction que sur cette route surtout depuis Vendevre. Schwarzenberg était d'assez bonne humeur, cependant il ne voyait pas les choses en couleur de rose, il me parla de la difficulté de la position actuelle et de l'impossibilité de fixer

1. C'est sans doute Berry-au-Bac qu'il veut dire.

là-dessus un plan d'opération qui ne se basait sur rien du tout. Il ajouta que lui, vu l'esprit des armées, celui de la nation, le manque total de vivres, croyait qu'un plan offensif en *avant* était fort dangereux et que le plus sûr était de se retirer si on persistait à vouloir continuer la guerre, ce que toutefois il ne pouvait point conseiller. Wrede demande la paix à cor et à cri. « Il serait même possible, me dit-il, qu'il eût l'ordre de son Maître de ménager un peu ses troupes, ce dont je ne peux cependant pas me plaindre, Witgenstein ne va presque plus ainsi que la pluralité des Russes. Les troupes en général se battent assez mal, ainsi, ajouta-t-il, vous voyez que le rôle d'un commandant en chef est assez difficile ».

On était encore sans nouvelles quelconques de Blücher.

J'étais encore à Troyes quand le même courrier qui avait passé la veille à Chaumont pour se rendre à Chatillon repassa et parut être fort pressé d'arriver.

Il ne prenait pas la même direction par laquelle il était venu. Le Prince.....¹ ses dépêches et le fit diriger sur Chaumont.

Wrede me dit relativement à l'échange que leur principe était de ne céder que quand ils entreraient également en possession du dédommagement, que pour le Tyrol ils voudraient Francfort.

Le 10. Schwarzenberg arriva. Il parla à l'Empereur dans un sens *fort pacifique*. Dans l'après-dîner arriva une dépêche de Stürmer dans laquelle il annonça que M. de Rumigny auditeur au Conseil d'Etat était arrivé à Troyes, un courrier de l'Empereur, disant qu'il venait de fort loin étant extrêmement pressé et impatient d'arriver à Chatillon, car il serait cruel, dit-il, d'arriver quelques heures trop tard. L'Empereur était à la poursuite de Blücher, mais on ne savait pas où *celui-ci se trouvait*. Les dépêches dont il était porteur, étaient chiffrées. L'Empereur désire plus que jamais la paix mais une paix qui ne le déshonore pas telle que celle de Francfort.

Schwarzenberg repartit encore dans la soirée pour Troyes.

Le 11. Une dépêche interceptée de Bassano au duc de Vicence dit : Que l'Empereur désire toujours la paix, mais une paix honorable, telle que l'on en avait fait la proposition à Saint-Aignan sauf quelques modifications. Au reste qu'on l'appelle base de Francfort ou non, peu importe. Mais c'est aux Puissances d'annoncer les cessions qu'elles demandent à l'Empereur et non à celui-ci de les offrir, car certes s'il dépendait de lui, il préférerait n'en faire aucune. L'Empereur veut la paix, mais il désire l'avoir le meilleur marché que possible et ne pas l'acheter plus cher que ne le demande (sa situation).

1. Mot illisible.

Le sens de cette dépêche prouve à l'évidence qu'il désire la paix mais qu'il veut l'avoir au meilleur compte possible. Les dépêches de la ville de Chatillon disent que Caulaincourt présenta un long mémoire plutôt pamphlet politique contenant beaucoup de raisonnements mais point de réponse, telle qu'on l'avait demandée.

Stadion reprit la parole au nom de tous disant, qu'on ne pouvait point regarder le présent mémoire comme un contre-projet, que si le Duc ne prenait l'engagement d'en présenter un tel qu'on était en droit de l'attendre dans 24 heures, il regarderait ce refus comme une rupture des *négociations de sa part...* C'est alors qu'il ajouta une note verbale. Il ajouta que la France était prête à renoncer sur toute influence en Allemagne et qu'elle céderait également les départements au-delà des Alpes. Que par ces déclarations les 6/7 des demandes étaient accordées, et que pour le reste on pouvait entrer (en) explications.

Les Plénipotentiaires insistèrent sur leurs demandes. Il demanda alors qu'on ne prit point les 24 heures à la lettre (vu la maladie de la Bernardieri ?) et promit de présenter un contre-projet comme on le désirait, espérant encore recevoir des ordres positifs de son Maître.

Il s'était établi au quartier général russe et prussien des idées tout à fait creuses sur Schwarzenberg. Qu'il voulait sacrifier Blücher, trahir la cause, etc. L'Empereur Alexandre avait envoyé Diebitch pour concerter un plan d'opération et l'engager à prendre de suite l'offensive. Schwarzenberg envoya dans la même journée Clam à notre Empereur qui déposa Diebitch.

Au retour de celui-ci l'Empereur Alexandre l'envoya chez Metternich pour lui faire demander si l'Empereur avait défendu à Schwarzenberg de livrer bataille et qu'il priait l'Empereur de donner au Prince Schwarzenberg un ordre exprès de n'agir que d'après les calculs militaires.

Diebitch arriva chez Metternich dans la nuit avec cette commission inconcevable. Metternich éveilla encore dans la nuit notre Empereur et écrivit à Schwarzenberg une lettre qui ne pouvait pas avoir le *sens commun* disant qu'il *devait suivre comme jusqu'ici les calculs militaires sans autre considération quelconque.*

L'Empereur Alexandre réexpédia Diebitch avec cette lettre et y ajouta que par là il lui *dégageait la main* et qu'il l'engageait à agir immédiatement.

Le 13. Metternich expédia Clam en donnant quelques explications à Schwarzenberg lui disant qu'il aurait dû ne pas écouter Diebitch et l'envoyer f. f.

Schwarzenberg répondit une lettre à cheval à l'Empereur Alexandre disant qu'il n'avait jamais eu les mains liées, qu'il avait agi d'après sa conviction et que c'était à lui qu'il fallait s'en prendre si on n'était pas content.

Le bulletin ci-joint russe parut sur la prise de Rheims. On manquait encore tout à fait de nouvelles de Blücher.

L'Empereur Alexandre partit pour Bar-sur-Aube.

Notre Empereur le suivit et se rendit le... à Troyes, où nous apprîmes que Rheims avait été repris par le corps de Marmont que le bulletin Russe nous avait donné pour anéanti.

Saint-Priest même blessé.

Schwarzenberg avait porté son quartier général à Pont-sur-Seine qui est entièrement dévasté. Il poussa des corps jusque vers Provins.

On trouva que cette position était peut-être trop étendue.

Notre Empereur se porta ce jour-là à Bar-sur-Seine, et le 21 à Bar-sur-Aube.

Le 18. L'Empereur Alexandre alla voir Schwarzenberg à Arcis, il revint le soir avec la nouvelle que Napoléon arrivait avec toute sa force pour nous attaquer avant notre réunion avec les différents corps, que ses avant-postes étaient déjà à La Fère Champenoise. Les Russes en parurent assez consternés ; on accusa Schwarzenberg d'avoir trop disséminé ses corps de s'être trop étendu sur sa gauche et qu'on risquait de devoir se battre en détail contre une force supérieure. Je ne sais en combien ces reproches sont fondés, mais tant y a que si Napoléon nous avait attaqué ce jour-là, il nous dérangerait furieusement. Schwarzenberg avait résolu pour éviter cet inconvénient de se replier pour donner le temps nécessaire au Prince Royal, à Gyulay et à Bajovsky de se réunir à lui. Ce dernier remplaça Witgenstein, il avait poussé jusqu'à Provins. Le 18 au soir la nouvelle arriva que les Français avaient forcé le passage de l'Aube près de Plancy.

Cette manœuvre de Schwarzenberg, ou plutôt de Radetzki, qui, dit-on, l'avait fait mettre en exécution de son propre chef, me parut rien moins que populaire au quartier général et fut sévèrement critiquée par plusieurs. On la taxa même de déshonorante pour nous, puisqu'on était parti sans être encore sûr qu'il le fallait et que cette mesure toujours fâcheuse fût indispensablement nécessaire. Vers 5 heures du soir Taxis, aide de camp de Wrede arriva avec la nouvelle que les Français avaient passé l'Aube à Plancy.

On délibéra sur le champ sur ce qu'il y avait à faire et on résolut d'aller en avant le lendemain et d'attaquer dès que le Prince Royal serait à notre hauteur, ce qu'on jugea pouvoir avoir lieu vers midi.

Le 20. Nous montâmes à cheval vers 9 heures et nous gagnâmes les hauteurs Montmiretre encore à deux lieues d'Arcis qui avait été évacué le matin. L'Empereur de Russie, le Roi de Prusse arrivèrent également. Ce n'est que vers deux heures que le signal

de l'attaque fut donné. La marche que le corps du Prince Royal avait à faire était très forte. On avait également sous ses ordres Gyulay et Bajuvsky. Le corps de Wrede rencontra le premier l'ennemi. Une canonnade très forte s'engagea sur les 4 heures à la gauche et devant Arcis. L'ennemi avait beaucoup d'artillerie. Vers 5 heures nous montâmes à cheval avec Wentzl et Steipotesch et nous nous dirigeâmes droit vers le feu. Je peux dire que nous avons été dans une canonnade très forte et les boulets tombaient de tous les côtés. Nous trouvâmes Wrede qui restait sur une petite hauteur, qui n'était point hors de portée du canon. Car le régiment de Szekler perdit plusieurs hommes et chevaux à côté de nous. Jamais encore je n'avais été aussi exposé, l'idée seule me gênait que s'il m'arrivait quelque chose on me blâmerait à juste titre. D'ailleurs je ne dirai pas que j'ai éprouvé une sensation fort agréable en entendant ronfler la canonnade si près.

Mais que faire ? si j'avais été seul je ne me serais pas exposé, mais un point d'honneur mal placé peut-être, mais involontaire s'en est mêlé.

Steipotesch me pria de dire à Schwarzenberg d'envoyer de l'infanterie et de l'artillerie et en passant devant un régiment de chevaux-légers bavarois un boulet tombe si près de moi que mon cheval fut effrayé de la terre tombant de tout côté.

Enfin l'engagement devint général et très chaud. On ne parvint point à forcer l'ennemi dans sa position ; chacun garda la sienne à l'exception du Prince Royal qui repoussa l'ennemi et lui fit quelques centaines de prisonniers de la vieille garde. On s'attendit à une affaire générale pour le lendemain.

Le 21. Le Maréchal monta à cheval avant 7 heures du matin et se rendit sur une hauteur un peu plus à la droite de celle sur laquelle il avait été la veille. Un officier Prussien apporta au Roi des rapports de Blücher de Laon, du 16, qui allait reprendre l'offensive et se porter sur Chalons. Napoléon déboucha avec de la cavalerie entre 4 et 5 mille chevaux et se tira vers notre gauche, ce qui fit croire à plusieurs personnes qu'il voulait marcher sur Troyes. Wrede formait la droite, le Prince Royal la gauche, toute la garde russe était en réserve derrière les collines. Une canonnade assez vive s'était engagée au moment même du débouché avec le corps de Bajuvski, mais qui ne dura pas. On concerta longtemps sur le parti qu'il y avait à prendre lorsqu'on vit une longue colonne sortant d'Arcis suivant la route de Vitry. On prit alors sur le champ le parti d'attaquer ce qui était devant nous. Le signal fut donné et tous les corps allèrent en avant tambour battant.

On fit je crois une faute en commençant une forte canonnade à laquelle il fut vivement répondu, au lieu d'aller droit sur l'ennemi. Le Prince Royal se mit à la tête de notre cavalerie et fit de belles charges. Bajuvsky fut le premier qui entra dans la ville qu'on ne

défendit pas avec opiniâtreté. On fit quelques prisonniers, mais pas en grand nombre. Napoléon y avait encore été à 1 heure. Nous revînmes vers 9 heures, nous couchâmes sur notre paille à jeun, car on avait envoyé les voitures à Brienne.

Le 22. Je pris congé du Prince qui venait d'avoir reçu la nouvelle de l'occupation de Rheims par Vintzingerode et j'arrivai par Brienne à 1 heure à Bar-sur-Aube, où j'ai fait mon rapport à l'Empereur.

On trouva qu'il y avait peut-être eu moyen de tirer un plus grand parti de la belle position dans laquelle on s'était trouvé le 21. J'eus la nouvelle de la rupture définitive des conférences de Chatillon puisque Caulaincourt ne se trouvait pas autorisé d'étendre son contre-projet.

Le 23 se passa à Bar-sur-Aube. Les rapports ultérieurs du Maréchal confirmèrent la marche de Napoléon sur Vitry.

Vers le soir arriva le colonel Paar annonçant que Napoléon paraissait vouloir opérer sur notre ligne de communication que S. M. l'Empereur ne se trouvait donc plus en sûreté à Bar-sur-Aube. On apprit en même temps que de fortes colonnes étaient arrivées du côté de Joinville.

S. M. aurait peut-être pu encore rejoindre son armée en partant sur le champ pour Brienne, cependant on ne pouvait répondre de la sûreté de la route. L'Empereur se décida donc à partir.

Le 24. De grand matin pour se rendre par Chatillon à Dijon.

Le 25. Nous arrivâmes de grand matin à Dijon. L'Empereur se rendit à la messe, le peuple se porta en foule sur ses pas et parut content. En général l'aspect du pays est bien différent de celui auquel nous sommes habitués depuis quelque temps ; tout respire dans ces environs la paix et la tranquillité. Dijon est habité par beaucoup d'anciens bons gentilshommes qui ne se cachent point de leurs véritables sentiments relativement au gouvernement actuel.

Le 26 dîner fort gai.

Le 27. Lord Castlereagh reçut un courrier avec la confirmation des victoires remportées le 22 février sur Soult près d'Orthez.

28. Arrivée de Meravillia avec les nouvelles de l'affaire avantagieuse du 25, près La Fère-Champenoise.

Lord Castlereagh fit circuler la gazette de Londres annonçant l'entrée de Wellington à Bordeaux et la nouvelle que les habitants y avaient arboré spontanément la cocarde blanche.

Arrivée de Wissenberg. Il avait été arrêté en route, dépouillé par les paysans et mené au quartier général de Napoléon avec lequel il fit toute une marche de Saint-Dizier à Doulevant. Il évalue sa force (lui W.) à 16 mille hommes (mais c'est trop peu). Napoléon s'entretint longtemps avec lui, convint de sa mauvaise position, que les masses l'accablaient et feraient demander la

paix à l'Empereur. Comment peut-il faire tant de peine à sa fille — disait-il.

Bassano avait l'air accablé et personne ne paraissait en faire cas.

Les troupes étaient bien habillées et paraissaient être de bonne humeur. Le général Piri fouilla lui-même dans les portefeuilles et en ôta l'argent.

Napoléon loua Castlereagh et Aberdeen.

1^{er} Avril. La Princesse Radzivil arriva avec Arthur ; le dernier fut coffré et renvoyé. Ils avaient quitté Paris le 29. On disait s'attrouper dans la vallée de Saint-Denis ; 25 mille hommes de garde nationale à Paris et quelques régiments de ligne, le tout commandée par Joseph. Beaucoup de mouvements dans les faubourgs, mais on n'avait pas l'intention de se défendre si toute l'armée se présentait devant ses murs. Monsieur a été très bien reçu à Nancy. Sa proclamation contient de très bonnes choses.

Ce premier mouvement spontané des habitants de Bordeaux peut donner le branle au mouvement général dans la nation qui seul peut et doit décider sur la grande question de la dynastie.

J'ai parlé à Mr de Chabannes qui dit que les dispositions étaient parfaites dans toute la Vendée à notre entrée, mais qu'elles s'étaient refroidies depuis, par le mauvais effet du Congrès de Chatillon.

5 Avril. La nouvelle donnée par la Princesse Radzivil a été confirmée par l'arrivée de Széchenyi qui est arrivé avec la nouvelle de la prise de Paris et l'entrée des troupes le 31.

Tous les détails sont contenus dans la pièce ci-jointe.

On trouva à objecter qu'on ne parlait point d'une manière assez positive du rétablissement des Bourbons.

L'effet de cette nouvelle fut extrême. Tout le monde était en mouvement. Plusieurs des familles nobles s'empressèrent même d'arborer de suite la cocarde blanche, tous les Anglais en firent de même. Une députation des notables vint chez le Prince Metternich pour en demander la permission qui répondit que certainement rien ne pouvait empêcher un pareil mouvement spontané.

Cet exemple ne fut cependant point suivi par la majorité du peuple, le soir la ville fut assez faiblement illuminée, cependant le tout se passa sans désordre quelconque.

On attendait avec impatience des nouvelles de la détermination que prendrait le Sénat.

La journée du 6 se passa dans cette attente. Enfin le 7 arriva la grande nouvelle publiée, l'annonce ci-jointe.

Le Prince Metternich se détermina à partir dans la nuit. Je le précédai de quelques heures. Si ce n'avait été pour Paris, j'aurais quitté Dijon à regret.

J'y ai été personnellement très bien traité par les Saint-Seine,

MM. Daisy, La Tour du Pin, la vieille Ma dame Saint-Julien, âgée de 84 ans, amie de Voltaire.

Je partis le 7 au soir et arrivai à Paris le 9 dans la nuit.

Je suis entré à Paris le 11 avril entre minuit et 1 heure, avec quels sentiments différents de ceux que j'avais éprouvés jusque ici sur les mêmes lieux.

La cérémonie religieuse tenue sur la place de Louis XV offrait un coup d'œil magnifique. L'Empereur Alexandre paraissait rayonnant, il joue en effet un rôle que ses qualités seules ne lui destinaient pas et l'histoire le jugera trop favorablement si elle ne le juge que d'après les résultats de son règne.

Metternich arriva. Je passai chez Talleyrand qui m'embrassa. Je reçus la nouvelle que je devrai partir pour Orléans. A l'opéra *Saül et Nina*.

Le 12. Diné chez Robert, partie avec Metternich. Départ avec Wentzl à 10 heures du soir.

Le 13. La route était couverte de monde qui revenait : soldats, généraux, officiers, femmes, enfants, chevaux bagages et une immigration générale.

La Princesse de Neufchâtel parut fort triste.

Nous arrivâmes à Orléans vers midi. Beaucoup de curieux s'assemblèrent autour de nous. Nous passâmes chez Schuwaloff, de là au château pour voir l'Impératrice où nous fûmes introduits sur le champ. Je fus ému en la voyant, mon compagnon encore davantage. Je lui dis que d'ordre de l'Empereur, mon Maître, je devais l'engager à venir le rejoindre aussitôt que possible à Rambouillet où il se rendrait incessamment. Je lui remis les deux lettres de Metternich. Après en avoir pris lecture, Elle me dit en peu de mots que le parti qu'Elle allait prendre était décisif pour le reste de ses jours, qu'il Lui en coûtait de la prendre, mais que les intérêts de son fils l'exigeaient, que même ceux de son époux n'y étaient point contraires et qu'elle se rendrait à l'invitation de son Père, qu'elle comptait même ne pas perdre de temps, se mettre en route encore dans la journée, car si Napoléon arrivait, Elle ne serait plus arbitre de ses déterminations. Il fut donc résolu qu'elle irait avec une petite suite et en poste. Je dois ici rendre une pleine justice à toutes les personnes qui entouraient l'Impératrice qui toutes ont fait preuve d'un attachement sincère et désintéressé. Je dois particulièrement citer la Duchesse de Montebello (femme charmante sous tous les rapports) et M. de Saint-Aignan. Le dernier a pris sur lui de faire croire qu'il était muni d'ordres secrets de Napoléon. Caffarelli avait l'air fort touché, c'est lui qui commandait les troupes. Cependant on me dit que c'est un homme faible sur lequel on ne pouvait point compter.

L'Impératrice se décida à partir encore dans la journée, ce qui se fit entre 8 et 9 heures du soir. Elle me montra son fils

après le dîner. Un enfant charmant qui ressemble au Père et à la Mère.

Le congé que prit l'Impératrice était réellement touchant. Au moment où elle se mit en voiture arriva un courrier de Napoléon avec une lettre, mais qui ne changea rien à sa détermination. Nous l'accompagnâmes jusqu'à un avant-poste, là les routes se séparèrent, elle alla à Rambouillet et nous à Paris.

Monsieur avait fait son entrée le 13, il a été bien reçu cependant à ce que l'on dit, sans grand enthousiasme.

Le 15. Notre Empereur est entré à Paris. Le coup d'œil était très beau, surtout le moment de l'entrevue avec le Comte d'Artois sur le boulevard.

Charles Jean y était aussi. Il ne jouit d'aucune considération quelconque.

Le 16. Les souverains ont été à l'opéra.

Monsieur se conduit à merveille et gagne généralement les esprits.